

qui aurait convenu à quelque chose de beaucoup moins flatteur qu'un compliment.

Résigné au contre temps qui le clouait à sa place, il était plutôt couché qu'assis dans une bergère, ses grosses jambes fixées en ciseaux sur un tabouret. Accroupi à ses pieds, Narcisse veillait à ce que le houca ne s'éteignit point. Le fidèle serviteur noir agitait le tabac embrassé avec des pinces en vermeil.

En entendant les premières paroles de sa mère, Mathilde avait pâli, son sang sembla se retirer de ses veines.

— Je vous disais, poursuivit madame Lussac, combien nous fûmes enchantés de ce bal. La jeunesse est vraiment admirable aujourd'hui. Figurez-vous, mon ami, que dix jeunes gens au moins me demandèrent, à ce bal, la faveur de se présenter chez moi. En vérité, on est bien malheureuse de n'avoir pas des nichées de filles à marier, on les placerait toutes au bal. Un d'entre eux, quelle folie ! j'en ris encore quand j'y pense, m'invita à danser.

— Pourquoi pas ? répliqua M. Lussac, est-ce qu'une mère parisienne vieillit jamais ? leurs filles n'ont pas de rivales plus acharnées. Pardon, mon amie.

— Je ne vous pardonne pas, mon ami ; vous êtes méchant ce soir.

— Enfin, dansâtes-vous ?

— Oui, mais par pure nécessité.

— Une nécessité qui équivalait à un agrément.

— Toujours ; alors je ne danserai pas.

— Allons, je me tais ; entrez en danse et parlez.

— Rien de si singulier qu'une histoire qui se rattache à cette soirée, et dont vous avez dû entendre parler. Tous les journaux en ont rendu compte.

A peine madame Lussac avait-elle entamé sa narration, que Mathilde se penchant à l'oreille de son père lui dit d'une voix éteinte :

— Faites taire ma mère ou je meurs.

Il n'était pas au pouvoir de M. Lussac de céder au vœu de Mathilde. Sous aucun prétexte il ne lui était permis d'imposer silence à sa femme. D'ailleurs cette prière de sa fille ne devait pas être accueillie ; que signifiait-elle ?

Voici cet événement :

« Une mère et sa fille, fort belle, assurâ-t-on, n'étaient venues au bal, à ce bal où Mathilde et moi nous nous trouvons. Ni leur naissance, ni leur rang n'ont jamais été connus ; la publicité a eu la pudeur de n'en rien dire : il est probable qu'elle n'en a pas su davantage. La demoiselle était, depuis quelque temps, poursuivie par un baron autrichien, attaché à la légation de Prusse. Fou d'elle, il avait tenté plusieurs moyens pour l'enlever ; aucun n'avait réussi. Le plus puis-

sant, la séduction, n'était pas à sa portée. Cet étranger était fort laid, laid autant que riche ; mais l'or lui avait créé de nombreux amis.

« Le baron était à ce bal. Ses amis s'étaient répandus dans la salle : les uns jouaient, les autres dansaient dans les quadrilles où figurait la demoiselle poursuivie par le baron, les autres veillaient aux portes, d'autres sur l'escalier, d'autres, dans la rue ; tous étaient occupés à courir de leur présence le coup de main qui allait se faire.

« On a rapporté que ce soir-là la demoiselle avait paru dans tout l'éclat de la toilette la plus recherchée. Ceux qui sont remontés, à l'aide de leur souvenir, aux plus minutieux détails de cette fête assurent que six personnes, exactement mises comme la belle inconnue, s'étaient montrées à ce bal. On avait eu recours à cette similitude de costume, afin de donner le change aux attentions trop éveillées. Quant à moi, je n'ai rien vu de tout cela ; car je n'avais des yeux que pour ma fille, que je trouvais la mieux parée et la plus belle.»

Mathilde semblait dormir d'un profond sommeil ; sa mère continua :

« A la fin d'une contredance, et tandis que les domestiques faisaient circuler les rafraîchissements, un d'eux inclina un rameau de bougies sur la robe de la demoiselle et la couvrit de taches et de feu. La flamme gagna sa mantille. On accourt ; on étouffe le feu, on l'éteint, la personne est sauvée, mais comment reparaitre dans l'état où cet accident l'a mise ? Décontenancée, honteuse, tout en larmes, elle s'abandonne aux soins officieux de deux ou trois femmes qui lui proposent de la conduire dans un hôtel voisin où elle trouvera en partie le désordre de sa toilette. Elles les remercie, se confie à elles ; une voiture est à la porte, elle y monte ; les chevaux se précipitent, s'arrêtent ; un hôtel s'ouvre ; elle est conduite dans un appartement ; la porte de cet appartement se referme derrière elle :—devant elle, le baron !

« Et je crois rêver quand je pense que j'étais là, à ce bal même, et que je dansais, mon ami, tandis que l'enlèvement avait lieu ; n'en avoir rien su ! Et Mathilde, non plus, qui dansait aussi à deux pas de la salle où j'étais. Lorsque je l'ai questionnée sur cet événement, je l'ai trouvée muette comme un marbre. Mon Dieu ! que je l'ai serrée avec effroi sur mon cœur en pensant qu'elle aurait pu tout aussi bien être la victime du baron.

« Ce qui m'a le plus frappée, moi, ce fut d'apprendre que la demoiselle, ramenée une demi-heure après au bal d'où elle avait été enlevée, y avait reparu avec une robe et une mantille scrupuleusement pareilles à celles qu'elle avait avant